

OÙ L'ON DEVINE LE MOTIF

AU CROISEMENT que formaient trois chemins du cause, une Vierge se disputait calme et immobilité avec les milliers de cailloux qui l'entouraient. Une couronne étoilée sur la tête, son ventre arrondi voilé d'un tissu bleu, elle avait l'air d'une fée. Sur le socle de la statue de bronze, on pouvait lire : *Et à l'heure de notre ultime naissance.*

Il faisait chaud et nous atterrissions au milieu d'un récit. Le bout de phrase laissait entier le mystère sur l'avant et la suite. Je notais le caractère effrayant, définitif et paradoxalement plein d'élan du mot *ultime*. Je notais, très évidemment, et plus que tout le reste, le mot *naissance*. Je mettais deux des cailloux dans ma poche.

Tous les croisements de chemins qui apparaissaient dans les histoires que j'aimais, je les imaginais désertiques et balayés de vents chauds. Un jour, un homme m'avait raconté une histoire de ce genre-là. Il était vieux et presque aveugle. Au tournant d'une phrase, sa voix s'était adoucie et il avait dit : « Dans

l'existence, on peut se trouver soudain au beau milieu d'un carrefour: choisir de suivre le désir ou aller vers la mort.»

Pleine de crainte et l'espace d'un dixième de seconde, je superposai le carrefour des trois chemins de Lozère et le carrefour du vieux monsieur aveugle. J'étais le vieil aveugle et j'avais chaud. Avec la sueur me revenaient les mots d'un rituel sorcier pour l'invisibilité. Il se terminait par cette formule lapidaire et mystérieuse: «Au croisement, prends le croisement.» Sur le point de les prononcer dans l'espoir d'un soulagement, je me figeai silencieuse et ne disparus pas.

Dans la chaleur très sèche des montagnes, dans l'espèce de désert qui m'entourait, dans la terre battue soulevée par les brebis de la bergerie, dans le son des cloches qu'elles faisaient tinter, dans le vert d'un rameau attaché à l'un de leurs enclos, dans la nuit noire bientôt constellée, dans l'écho impressionnant des chiens aboyant sur les hauteurs, dans cet été qui commençait et me ramassait au sol, trois choses possibles se présentaient à moi. Trois choix que j'entendais énoncés par la Vierge-fée complice :

«Au carrefour, à l'heure de l'ultime naissance, tu peux désirer, t'éteindre, ou te dissoudre dans l'immobilité du croisement.»

*

En dépassant la Vierge, une immense cour apparaissait et menait à la bergerie. La chaleur de ces dernières semaines y avait retenu le troupeau à l'ombre. Les bêtes ne sortaient que la nuit et rentraient tôt le matin. Nous nous approchions dans la musique des cloches. Pendant de longues minutes, Suzanne et moi regardions les bêtes dans la paix. La haute toiture accentuait la sensation d'espace, quelque chose montait et la lumière se déposait tantôt sur le flanc d'une brebis, tantôt sur celui d'une autre. Un balancement que j'aimais bien.

Nous aurions pu dormir là. Le paysan qui nous avait aperçues s'étonnait de nous y voir encore à chacun de ses passages. En regardant les bêtes, nous creusions quelque chose sous nos pieds. La roche, le vert jauni de l'herbe, le bruit sec des insectes, quelques ailes de papillon, tout s'amplifiait de la soudaine fraîcheur des hauteurs. Les brebis regardaient Suzanne, Suzanne regardait les brebis. Les particules dorées de poussière flottaient dans le hangar immense, ouvrant la possibilité d'un infini. C'était un royaume simple et terrestre. L'odeur forte de la paille et du grain y régnait, la lumière

diffusait par les fentes du bois. C'était un monde autre avec d'autres mots et leurs autres traductions. Il fallait déposer quelque chose pour en passer le seuil. Je déposai un vieux chagrin.

*

Le paysan avait fini par adopter notre présence. Il nous fit signe d'aller voir les deux juments de trait que sa femme s'appêtait à harnacher. Elle nous raconta qu'elles étaient malades. Partageant le pré avec les brebis, les juments passaient après elles pour brouter et une mystérieuse affection les touchait. Le paysan attrapa Suzanne pour la hisser sur le dos de la plus âgée. Ses toutes petites jambes en caressaient les très larges côtes. De se trouver là-haut donnait à son regard une lumière que je ne lui connaissais pas. Un rêve de la nuit précédente s'emmêla soudain à la vision de Suzanne perchée sur la vieille jument. J'y montais un cheval particulièrement difficile à contrôler, il galopait et ce n'était pas contre le sol que cognait ses sabots, nous fendions les eaux, la mer était pareille à de l'air tout autour de nous, nous respirions, sous-marins, haletants, pas noyés, encadrés par deux autres chevaux, parfaitement libres, galopant à notre niveau

et tout aussi naturellement, dans les grandes masses d'eau qui nous entouraient. Ma monture ne portait pas de nom, mais je connaissais celui des autres bêtes. Elles galopaient avec leurs noms. Elles n'étaient peut-être que leur nom au fond, avec un corps puissant de cheval. Le premier cheval s'appelait *Madeleine*, comme ma grand-mère maternelle, le deuxième s'appelait *Phénix-qui-renaît-de-ses-cendres*. Leurs croupes, leurs crinières, le dessin de leurs muscles, tout était baigné d'eau, c'était à se demander si les bêtes ne formaient pas, elles-mêmes, une partie des vagues. Elles étaient aussi vives et mortes que les chevaux de pierre qui ornent les fontaines romaines. Elles étaient menaçantes, mais leur menace me plaisait. Elles éclaboussaient tout et j'avais soif justement.

Dans le grand calme de la bergerie, Suzanne remit pied à terre et je laissai partir le rêve. Les deux noms restaient, *Madeleine* et le *Phénix*, le *Phénix* et *Madeleine*, auxquels je rajoutais le nom du *Cheval Sans Nom*, puisque leurs puissances, au fond, avançaient ensemble. Ce nom *Sans Nom* était aussi plein que les deux autres. C'était un nom avec de l'espace dedans. Une infinité de questions. Je me mettrais bientôt à les poser. Suzanne et moi quittâmes la bergerie.